

Lors des recherches préliminaires à la présentation des textes de Marinus Van der Lubbe, nous avons fait la rencontre, en mars 2000, à Amsterdam, de Nico Jassies, lequel travaillait depuis des années sur le sujet. La rencontre s'est prolongée par un échange de textes et lettres et ceci jusqu'à la publication des Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag chez Verticales. Comme l'écrivait plus tard Nico Jassies dans son propre livre, « toute l'aide dont j'étais capable » fut apportée à notre projet. Ce que nous avons reconnu dans nos remerciements, placés en tête des Carnets de route publiés en mars 2003.

Dans une lettre datée du 17 juin 2003, Nico Jassies exprimait déjà son insatisfaction et désaccord avec quelques-unes des idées exprimées dans la Biographie panoramique et la Postface des Carnets de route. Lettre à laquelle nous avons répondu le 3 octobre 2003. Nico Jassies nous a alors fait savoir qu'il ne souhaitait pas poursuivre l'échange.

En novembre 2004, Nico Jassies a ensuite fait paraître en français, aux éditions Antisociales, Marinus van der Lubbe et l'incendie du Reichstag. Dans sa Postface, il expose en détail ses points de désaccord avec l'appareil critique des Carnets de route. Sans nous en avoir averti, il a même jugé utile de publier des extraits de nos courriers ainsi que l'intégralité de deux lettres (« Annexe à la Postface »). À la suite de quoi un dernier échange de lettres eut lieu entre Nico Jassies et Charles Reeve (10 et 19 février 2005). De son côté, Yves Pagès, qui avait adressé aux éditions Antisociales et à Nico une lettre touchant au rapport du « complotisme » et des errements de la pensée critique post-situationniste

(reproduite par morceaux choisis sur le site des éditions Antisociales), recevra une lettre insultante de la part d'un certain Quentin Chambon, sur papier à en-tête des mêmes éditions. Le lien fut ainsi définitivement rompu entre eux et nous.

Restent les deux ouvrages, plus complémentaires que radicalement contradictoires, auxquels le lecteur peut se reporter.

Vu la manière dont les désaccords politiques se sont exprimés, nous nous sommes depuis lors interdits de raviver la moindre polémique. Si nous publions aujourd'hui l'intégralité de cette correspondance, c'est pour permettre au lecteur, une fois décantées les eaux troubles de la joute verbale (avec son habituel lot d'invectives et d'amalgames), d'accéder aux enjeux politiques de cette affaire, toujours d'actualité, qui méritaient un débat de fond, plutôt que les formes rhétoriques, sinon sectaires, d'un affrontement personnel.

Charles Reeve & Yves Pagès



NICO JASSIES

MARINUS VAN DER LUBBE
ET L'INCENDIE DU REICHSTAG

Éditions Antisociales

Lettre de Nico Jassies à Charles Reeve

Amsterdam, le 17 juin 2003

Hola Jorge ¹,

Maintenant que j'ai étudié votre livre sur Marinus van der Lubbe et l'incendie du Reichstag j'aimerais vous communiquer mon opinion et quelques questions là-dessus. Pour autant que je puisse en juger (étant donné que je suis un *initié* dans cette affaire), le dossier me paraît convaincant et bien fait. En France où a toujours prévalu la version stalinienne sur cette histoire, votre livre est un travail utile pour y rétablir plus largement la vérité historique sur Marinus van der Lubbe.

Ayant dit ça, j'essaie dans ce qui suit de formuler mes critiques et autres questions. Bien naturellement votre livre comporte beaucoup d'erreurs. Ce sont des erreurs ou des omissions dans les détails, comme dans les dates, les noms de personnes, les titres des livres ou des périodiques, etc. En établir une liste c'est trop de

1. Jorge Valadas est le vrai nom de Charles Reeve, qui a choisi ce pseudonyme en France dans les années 1970 alors qu'il était recherché comme déserteur de l'armée portugaise. L'orthographe et quelques points de syntaxe de cette lettre, directement écrite en français par Nico Jassies, ont été rétablis. (*Note des Éditions Antisociales.*)

boulot que je n'aimerais pas faire, mais je voudrais néanmoins relever quelques exemples.

Page 161 (la correspondance de Marinus) : dans l'annotation 1, vous dites que la lettre écrite de la prison de 's Gravenhage (= La Haye) « est écrite dans un mélange d'allemand et de néerlandais ». Or, cette annotation appartient à la page suivante (page 163), à savoir à la première lettre écrite par Marinus après l'arrestation, à Berlin. Comme tu peux y lire Marinus commence par écrire, vu la censure des prisons : « Je ne sais pas bien écrire l'allemand mais je t'envoie tout de même ces quelques lignes. » Du reste, cette première lettre de Marinus de la prison de Berlin est en effet datée du « 10 mars 1933 », et non du « 1^{er} mars ».

Page 291 (bibliographie) : l'auteur allemand qui a écrit, dans les années 1960, un livre sympathique et bien informé sur Marinus, s'appelle Horst Karasek ; le prénom, c'est donc Horst et son nom de famille Karasek (vous le faites à l'inverse). Du reste, son livre a été écrit en allemand dans l'année 1980 ; vous ne signalez que la traduction néerlandaise de 1984 ; vous suggérez donc abusivement qu'on a affaire à un auteur hollandais.

L'erreur la plus comique que j'ai pu trouver se trouve en page 218 (procès-verbal) : c'est le 1^{er} mars 1933 et l'interrogatoire de police est interrompu pour une nouvelle descente sur les lieux de l'incendie du Reichstag « à la demande du chancelier [*sic!*] Brüning qui avait encore quelques questions à poser ». Mais

comment ça se fait ? étant donné que : A) le chancelier à l'époque c'était bien *Hitler* ; B) Heinrich Brüning, à qui vous vous référez, a été le chancelier de 1930 à 1932 ; C) le « chancelier » Brüning dont vous parlez, est en effet le professeur Dr. August Brüning, expert en chimie. Du reste, supposer qu'un chancelier allemand aurait pu se mêler d'une telle façon dans l'instruction judiciaire va à l'encontre de toute vérité historique.

Page 288 (liste des sigles) : RGO – *Revolutionäre Gewerkschafts-Opposition* est traduit en « Opposition révolutionnaire d'entreprise » au lieu de « Opposition révolutionnaire du syndicat » ! C'est vrai que dans le cadre de la société corporatiste où nous vivons à présent, regroupant en son sein patrons, employés et ouvriers, les syndicats deviennent des entreprises, et les entreprises deviennent des syndicats, mais la RGO était bien un syndicat des années 1930, donc historiquement mieux vaut ne pas trop mêler les choses.

Je n'ai relevé que quatre erreurs mais vu la quantité énorme d'incorrections et d'omissions j'ai l'impression que votre livre a été fait hâtivement (j'exclus *a priori* la possibilité que vous vous en foutez...).

Venons-en maintenant à André Prudhommeaux, à qui votre livre est dédié. Mais est-ce que le lecteur peut comprendre pour quelle raison ? Peut-être que oui, quand on peut lire, page 67, que dans l'année 1933 « en France, un "Comité Marinus van der Lubbe" s'est

constitué à l'initiative du théoricien libertaire André Prudhommeaux ». Y nada más. En page 74 de votre livre on peut encore lire que « en mars [1934] le "Comité international Van der Lubbe" publie des extraits en français du *Livre rouge* hollandais dans un numéro spécial, conçu par André Prudhommeaux, de *La Revue anarchiste* ». À part la note 1 en page 236, où vous faites remarquer encore une fois qu'André Prudhommeaux avait publié des textes dans *La Revue anarchiste* de mars 1934, c'est donc *tout ce que vous avez à dire* sur Prudhommeaux. Vous pouvez être sûrs que c'est là une cruelle déception pour moi. Déjà dans ma brochure sur Van der Lubbe j'en ai dit beaucoup plus ! C'est grâce aux « Comités Van der Lubbe », constitués en 1933 aux Pays-Bas et en France, que vous avez pu faire votre dossier. Dans *Le Semeur*, bimensuel de Falaise, a été publiée, en septembre 1933, la correspondance de Marinus van der Lubbe, ses lettres de voyage et ses lettres de la prison de Berlin. Un flot d'articles sur Marinus et sur l'incendie du Reichstag fut publié dans *Le Semeur* et dans *Le Flambeau*, mensuel de Brest. Aussi longtemps que Marinus était emprisonné, on a tout fait (et surtout les Français dudit Comité) pour le soutenir et le défendre contre les machinations staliniennes-bourgeoises. Sur cette campagne intensive de défense de Marinus, sur le voyage en Hollande d'André Prudhommeaux afin de recueillir le témoignage des compagnons de lutte de Marinus,

sur la défense passionnée par André de l'incendiaire du Reichstag s'exprimant entre autres dans sa correspondance approfondie avec Lo Lopes Cardozo et Greet van Amstel du Comité hollandais, vous n'en dites rien.

Après l'incendie du Reichstag, Alphonse Barbé fut à l'origine de cette campagne menée en France pour la défense de Marinus, publiant de nombreux articles dans son journal *Le Semeur* et contribuant à éditer deux brochures sur Van der Lubbe ; mais en vain on cherchera dans votre livre le nom d'Alphonse Barbé.

C'est surtout André Prudhommeaux qui a sué sang et eau pour établir une sorte d'Internationale pour la défense et la réhabilitation de Marinus, tant que ce dernier était toujours vivant. En témoigne sa correspondance ample avec Guy Aldred, militant anarcho-conseilliste de Glasgow. Guy Aldred était l'éditeur de *The New Spur*, où il a publié plusieurs articles sur Van der Lubbe. Prudhommeaux aurait bien voulu constituer un Comité de soutien en Angleterre, mais en raison de divergences idéologiques et personnelles entre Sylvia Pankhurst et Guy Aldred, les tentatives faites par lui se trouvaient vaines. Quoi qu'il en soit, grâce aux efforts d'André Prudhommeaux, des articles pour défendre l'honneur révolutionnaire de Marinus ont été publiés, durant 1933-34, en Angleterre, en Italie, en Belgique (notamment par Ernestan dans l'hebdomadaire *Le Rouge et le Noir*) et aux États-Unis (dans le mensuel *Man!*, édité par Marcus Graham à San Francisco).

Mais c'est en vain, comme déjà dit, qu'on cherchera ces histoires intéressantes dans votre livre.

Dans le journal *Libération* du 20 mars 2003, tout en faisant la critique de votre livre, on dit que les *Carnets de route* de Marinus et autres écrits ont été publiés « pour la première fois en France ». Comme je viens de le montrer, cette affirmation est *fausse*. Ce qui a été publié pour la première fois en France, c'est bien le procès-verbal de l'interrogatoire de police après l'arrestation de Marinus et ses dernières déclarations devant la Cour de Leipzig. Et je pense que cela est bien fait.

Par contre, l'article de Sylvia Pankhurst publié dans le *Sunday Dispatch* du 24 septembre 1933, et que vous reproduisez dans votre livre sous le titre « Protestation de Sylvia Pankhurst », a déjà été publié le 7 octobre 1933 dans *Le Semeur*. Vous avez furtivement reproduit la traduction faite par *Le Semeur* sans indication quelconque et, à mon avis, ce n'est pas par omission mais pour vous vanter, à tort, d'être les premiers à publier de telles choses en France !

À propos du chapitre Correspondance (p. 137-186) je fais remarquer que vous ne distinguez pas entre les quelques notes que vous avez faites vous-mêmes, et la plupart des annotations qui ont été traduites du livre hollandais de Martin Schouten sur Marinus van der Lubbe, sans que vous y faites une explication quelconque. Vous suggérez donc abusivement avoir fait

toutes les annotations vous-mêmes qui en effet, et pour la plupart, ont été traduites directement du livre de Schouten, et sans que vous le dites !

Et maintenant Marinus van der Lubbe lui-même. Tout conformément à la soi-disant « société post-moderne » où nous vivons, vous le traitez comme un « antifasciste ». Voir page 13 de votre livre, à la fin de l'avant-propos : vous y parlez du « communiste oppositionnel et *antifasciste* révolutionnaire que fut Marinus van der Lubbe ». En pages 260-261, dans la postface, on peut lire : « Pourquoi l'acte de protestation, explicitement *antinazi*, de ce jeune communiste en rupture de parti était-il si dérangerant pour les organisations rivales de la gauche ? » Et en page 80 de la biographie panoramique vous prétendez que « Fritz Tobias [dans son ouvrage de base de 1962] accrédite l'idée que Marinus van der Lubbe fut le seul incendiaire et, sans approuver son acte, lui prête d'authentiques motivations *anti-nazies* ».

Malheureusement vous n'avez pas raison ; bien naturellement que Van der Lubbe était contre le fascisme, mais j'essaie d'expliquer autre chose. Et comme Marinus le dit lui-même, dans sa lettre à Koos Vink du 22 avril 1931 : « ...au nom de nos héros passés, nous jurons de combattre le *capitalisme* ».

Dans le procès-verbal de l'interrogatoire de police de février-mars 1933 on peut lire les déclarations qui sui-

vent : « À l'heure actuelle et à l'approche des élections, les travailleurs ne sont pas prêts à lutter eux-mêmes contre le système [capitaliste]... Provoquer un incendie me paraissait être un bon moyen. Je ne voulais pas m'en prendre à des individus mais à quelque chose qui appartienne au système [capitaliste]. Les bâtiments publics convenaient donc pour cela, comme par exemple le Bureau d'aide des chômeurs parce que c'est un bâtiment où se retrouvent des travailleurs. Ensuite, l'Hôtel de Ville, qui est un bâtiment qui fait partie du système [capitaliste], et puis le Slot... Comme aucun de ces trois incendies n'a pris et que mon geste de contestation n'avait rien donné, j'ai choisi le Reichstag, car c'est le point central du système [capitaliste]. »

C'est donc clair comme du cristal que Marinus van der Lubbe a agi pour des motivations *anticapitalistes*. Il s'en est pris à des symboles *capitalistes* tout en agissant contre « le système » en général. Sinon, il se serait attaqué à des « symboles nazis », par exemple en mettant le feu aux bâtiments des nazis ou à d'autres lieux « symboliques » du nazisme (le palais de Göring, le ministère de Hitler, etc.).

Ce que Marinus poursuivait durant sa courte vie, c'était bien la révolution *mondiale* dont il considérait l'Allemagne – à côté de la Russie soviétique – comme le cœur. En abolissant le capitalisme on en finit en même temps avec le fascisme ; par contre si l'on en finit avec le fascisme, on peut encore le remplacer par

un autre système capitaliste, comme en témoignent les beaux systèmes « libéraux et démocratiques » d'aujourd'hui. Van der Lubbe était donc un révolutionnaire radical de son époque. Et c'est vrai que de tels révolutionnaires n'existent presque plus à l'époque où nous vivons.*

Du reste, je ne suis pas d'accord avec l'analyse que vous faites, en page 44 de votre livre, à propos de la lettre écrite de Berlin, en avril 1931, par Marinus à

* L'affirmation selon laquelle Fritz Tobias « lui prête [à Marinus van der Lubbe] d'authentiques motivations anti-nazies » est franchement gratuite, dans la mesure où le même Tobias s'est toujours vivement opposé à de telles observations, en insistant au contraire sur les motifs nettement anticapitalistes de Van der Lubbe (voir entre autres l'excellent article de Tobias paru le 23 janvier 1981 dans l'hebdomadaire allemand *Die Zeit*, « War Van der Lubbe ein Widerstandskämpfer? » [« Van der Lubbe a-t-il été un résistant ? »]).

Van der Lubbe, quant à lui, n'a jamais caché ses mobiles « anticapitalistes », comme en témoignent les procès-verbaux de l'interrogatoire de police mené à Berlin en février-mars 1933. C'est sans la moindre ambiguïté qu'il explique avoir voulu « attirer l'attention sur le fait que le travailleur veut avoir le pouvoir (...). Les travailleurs devraient s'élever contre l'État. [Du fait de l'incendie du Reichstag] ils devraient être poussés à imposer enfin leur droits (...) pour que l'État se décompose [par la violence des travailleurs], et que les travailleurs énoncent leur propres lois, dans l'intention de constituer sur place un parlement authentique des travailleurs, qui régneront sur l'État » (voir *Der Reichstagsbrandprozess und Georgi Dimitroff. Dokumente. Band I. 27. Februar bis 20. September 1933*, Berlin-Est, 1982, p. 24-32).

Pour qui connaît la vie de Marinus, il ne peut faire aucun doute que son geste est total ; dirigé contre toutes les variantes de l'ordre capitaliste. (*Note ajoutée par l'auteur.*)

Koos Vink (voir p. 142-144 de votre livre). En page 44 de la biographie panoramique vous dites que selon Marinus van der Lubbe « la “lutte acharnée” contre “le fascisme meurtrier” est détournée de son but par des tactiques électorales qu’il juge “superficielles” ». Je pense que ce n’est pas précisément ce que Van der Lubbe veut dire. Ce qu’il a en effet écrit, est subtilement analysé par Paul Barton dans son excellent article « Marinus van der Lubbe ou le mythe dans l’histoire », publié dans *La Révolution prolétarienne* de mars 1959 (reproduit dans la revue *Agone*, n° 25, 2001) : « Il serait toutefois faux de considérer Van der Lubbe comme une brute. Il s’expose aux coups là où d’autres préfèrent discourir sur “l’action directe” et il considère la rixe comme une partie indispensable de mouvement révolutionnaire. Cependant, la bagarre n’est pas pour lui un but en soi mais une des multiples formes d’action émancipatrice du prolétariat, tout comme l’activité syndicale, la diffusion des idées, l’étude des problèmes sociaux, etc. Son attitude envers la lutte violente transpire nettement à travers une lettre qu’il écrit le 22 avril 1931 d’Allemagne à son ami Koos Vink, de Leyde. Celui-ci ayant affirmé que les sacrifices des ouvriers allemands abattus dans les luttes sanglantes contre les nazis n’avaient pas de sens et qu’il s’agissait de vaincre le national-socialisme dans la bataille électorale, Van der Lubbe rejette l’opposition entre la violence et la procédure électorale. Pour lui, ce

n’est pas la violence qui se trouve à l’opposé de la lutte électorale, mais bien l’action menée “plus en profondeur”, au sein même de la classe ouvrière ; la violence n’est qu’un épiphénomène de l’action prolétarienne, quelle qu’elle soit : “Quant à ce que tu m’écris au sujet des élections, j’admets que, sans doute, ces réunions et ces affichages doivent avoir lieu, mais ceci n’est qu’un travail de propagande le plus léger et le plus superficiel, pour le communisme et pour le parti. Il faudrait déplacer le centre de gravité vers les usines et les locaux de pointage [des chômeurs], car seule la lutte acharnée pour les intérêts de la classe ouvrière, menée jour après jour *en liaison avec la lutte politique* [c’est moi qui souligne], saura nous gagner la confiance des ouvriers.” »

Et maintenant le PRÉSENT où nous vivons actuellement et que vous n’avez pas exclu de votre livre, où on peut lire, par exemple, en quatrième de couverture : « En réhabilitant la mémoire d’un jeune idéaliste victime de la terreur nazie comme de la calomnie stalinienne, cette somme de documents et d’analyses va à l’encontre des visions complotistes de l’Histoire qui, depuis “l’Affaire du Reichstag” *jusqu’à nos jours* [c’est moi qui souligne], font écran à toute pensée critique. » La postface « Parti pris pour un sans-parti » comporte à mon avis un sous-titre ambigu : « L’incendiaire incendié, misère des thèses complotistes ». En pages 275-276 de la postface on peut lire : « À traquer, souvent

avec mauvaise foi, les preuves d'un complot dans l'incendie du Reichstag, on s'inscrit dans le courant d'une pensée paranoïaque qui présuppose chez l'ennemi une sorte de génie du mal. »

Ce qui saute aux yeux c'est que, tout en utilisant des termes comme « complotiste » et « conspirationniste », vous ne nous expliquez rien ; ces termes *ne sont jamais définis*, et la seule définition qui s'impose au lecteur, c'est que le « complotiste » est quelqu'un qui voit des complots partout. D'une façon plus générale, vous ne faites qu'établir assez simplement une division entre « complotistes » d'une part et « anti-complotistes » d'autre part ; et ceux qui essaient de révéler une conspiration qui effectivement existe, seraient donc dans votre logique des « complotistes » ?!

Quoi qu'il en soit, dans l'histoire de l'humanité nombre d'exemples de conspirations étatiques sont attestés, sans qu'il soit nécessaire pour soutenir cela de souscrire à une conception policière de l'histoire « paranoïaque-critique » ! Nous vivons à présent une époque où les services secrets, le mensonge et la provocation d'État, la torture physique et psychologique, les assassinats « spéciaux », etc., se sont développés à une échelle inconnue jusqu'alors dans l'histoire. « Rome n'est plus dans Rome », et la Mafia n'est plus la pègre, même en Hollande on s'en rend compte.

Qu'est-ce que tu penses *précisément* du terrorisme des Brigades rouges ? Car c'est déjà un fait acquis

qu'elles ont été manipulées, sinon créées, dans le cadre de l'opération « Gladio », par l'État mafioso démocrate-chrétien.* Et qu'est-ce que tu penses précisément des attentats du 11 septembre 2001 ? Divers éléments, qui d'ailleurs ne se rattachent pas au raisonnement *cui bono* ?, entérinent l'hypothèse d'un acte terroriste *déli-bérément laissé faire*, donc prémédité, par l'État américain : le curriculum de Ben Laden, officiellement reconnu comme un « ancien » agent de la CIA ; les avertissements adressés par d'innombrables services secrets à leurs collègues américains ; le sabotage des enquêtes menées par le FBI ; le financement de l'opé-

* Des amis bien informés m'ont fait savoir que s'il reste tout à fait possible que les Brigades rouges aient été créées dès le début pour un usage *ad hoc*, l'étude des documents et témoignages disponibles doit plutôt amener à conclure en faveur d'une manipulation après coup, l'emprisonnement de Renato Curcio et des autres maoïstes qui constituait le premier comité central ayant favorisé le noyautage du sommet de la hiérarchie léniniste par des agents spéciaux. Par exemple, un des cofondateurs des Brigades rouges, Alberto Franceschini, convaincu que la politique d'ouverture de Moro vis-à-vis du PCI aurait gêné les subtils équilibres de Yalta en Italie, peut ainsi affirmer : « Il reste [dans l'affaire Moro] des points obscurs qui mettraient beaucoup de gens dans l'embarras. Les magistrats, eux, se sentent trahis par les services secrets, qui ne leur ont pas tout dit, et mes ex-compagnons brigadistes se taisent pour sauver le "mythe" des BR, mouvement révolutionnaire indépendant. Évidemment, si, comme il m'arrive de le penser, les BR ont bien enlevé Moro, mais commanditées par certains services secrets qui ont assumé une partie de la "gestion" du séquestre, le mythe s'effondre. » (« L'Italie face aux années de plomb », *Le Monde* du 7 février 2004.) (Note ajoutée par l'auteur.)

ration par les services pakistanais, etc., etc. Je suis curieux de savoir ce que tu en penses.

En page 285, à la fin de la postface, vous écrivez que Van der Lubbe « n'avait rien d'un élitiste de la subversion », que « jamais, il ne versa dans le mépris de la servitude volontaire » et qu'il était « sensible aux limites et aux faiblesses de ses semblables », etc. Pourquoi vous n'ajoutez pas franchement, au lieu d'opérer tant *sournoisement*, que Marinus n'était pas « un paranoïaque comme Guy Debord »?! (C'est *vous* qui le prétendez mais sans le dire ouvertement.) Pour terminer ma lettre j'aimerais expliquer ce qui suit.

Dans la vie assez courte de Marinus van der Lubbe on peut discerner, pour ainsi dire, trois ou quatre « étapes » dans son évolution oppositionnelle toujours se mouvant à gauche. Déjà très jeune, il adhère aux Jeunesses communistes de Leyde. Après sa rupture définitive avec le communisme autoritaire du Parti, en avril 1931, il se rapproche des communistes de conseils (*Radencommunisten*) du GIC (Groupes des communistes internationaux). En cours de l'année 1932 il adhère au groupe communiste de conseils LAO (l'Opposition ouvrière de gauche). Tandis que le GIC posait comme principe la propagande pour la croissance du mouvement de masse, la LAO voulait activer cette croissance en provoquant des conflits de classes.

Si Marinus van der Lubbe avait vécu les années 1960-1970 des révoltes partout, il aurait sans doute, vu la radicalité de sa révolte précoce, adhéré aux thèses et pratiques des situationnistes, qui ont propagé la critique sociale la plus radicale d'une époque.

Tu pourras bien communiquer cette lettre à Yves,

Bien à toi,

Nico

Lettre de Charles Reeve à Nico Jassies

[Le 3 octobre 2003]

Cher Nico,

Depuis longtemps nous voulions répondre à ta lettre. Voilà ce qui est fait. N'interprète surtout pas ce silence comme preuve d'un agacement de notre part. Même si, il est vrai, nous avons trouvé le ton de ta lettre plutôt dur envers le travail que nous avons pu accomplir sur Marinus.

Tout d'abord, pour ce qui est des omissions et des erreurs, nous avons toujours considéré qu'il serait quasiment impossible de les éviter, compte tenu de la complexité de cette affaire. Du moins, nous avons tout

fait afin d'éviter des erreurs pouvant porter atteinte au but que nous nous étions donné : rétablir l'intégrité personnelle et politique de Marinus. Lorsque tu dis avoir « l'impression que votre livre a été fait hâtivement », tu vas trop loin. Tu sais, mieux que personne, que nous avons travaillé plus de trois ans sur ce texte. Que nous avons constamment cherché à l'améliorer et à le rendre plus riche. Ton aide fut précieuse. Que nous y avons mis une subjectivité que nous ne cachons pas, comme le prouve le titre de la postface, « Parti pris pour un sans-parti ». Nous ne sommes pas des « spécialistes » historiens. Pire encore, nous nous en méfions, des « spécialistes » en général, des « historiens » en particulier. Tu sais bien comment la besogne de l'historien académique, « spécialiste » reconnu, Gilbert Badia, justifie cette méfiance. Disons que nous sommes des historiens « amateurs » et c'est en tant que tels qu'il faut apprécier notre travail.

Sur André Prudhommeaux. Nous partageons ton intérêt et le respect pour ce personnage. Nous lui avons dédié le livre. C'est assez clair ! Mais l'objectif n'était pas de présenter le parcours de A. P., ni même de décrire l'immense énergie qu'il a déployée pour défendre Marinus. Ce travail n'a pas encore été réalisé et tu es sûrement un de ceux capable de l'entreprendre. En quoi nous t'encouragerons.

Pour ce qui est de ceux qui ont, à l'époque, soutenu

Marinus, nous n'avons jamais prétendu avoir été les premiers à publier tel ou tel texte. Même si, grâce aux efforts d'Hélène Papot, certains textes sont désormais disponibles dans une version plus précise et correcte. Comme tu le sais, nous ne sommes pas responsables de ce que dit le journaliste de *Libération* à ce propos. Et d'autres ont, depuis, rétabli la vérité sur cet aspect. La reproduction du texte de Sylvia Pankhurst, publié dans *Le Semeur*, n'a pas été mentionnée par omission et non, comme tu le juges, pour « nous vanter » d'être les « premiers à publier ». Pourquoi nous faire ce procès d'intention ? Ce que nous revendiquons, c'est d'avoir été les premiers à retravailler sur cette affaire en France, dans une perspective de démystification de la version staliniste et démocratique bourgeoise, et ceci depuis Prudhommeaux. Point de vantardise dans tout ça. Une fierté politique, à la limite.

Sur les notes de la Correspondance, tu as tout à fait raison. Là aussi, pour des raisons de fatigue et de temps, nous avons été pressés et nous n'avons pas mentionné l'origine de la plupart des notes (prises dans le livre de Schouten). On en avait pourtant parlé de la nécessité de le mentionner mais finalement cela ne s'est pas fait. Tant pis pour nous. Encore des choses qu'on pourra corriger pour la deuxième édition, si un jour...

Sur l'analyse de l'acte de Marinus nous avons des désaccords politiques. C'est normal, et puisque nous assumons ce que nous écrivons, il n'y a pas de manipu-

lation mais matière à débattre, avec le lecteur et aussi avec les amis.

En gros de quoi s'agit-il ? Deux questions essentiellement : le débat sur le rapport entre lutte antifasciste et lutte anticapitaliste ; la place et le rôle du complot, son importance dans la compréhension et [l']explication du cours de l'histoire.

Tout d'abord la question de la lutte antifasciste.

C'est clair et en cela nous sommes bien d'accord avec toi, Marinus était un anticapitaliste convaincu. Nulle part nous [n']avons dit le contraire. Pour lui, de toute évidence, l'accès du parti national-socialiste à la tête de l'État caractérisait une nouvelle phase de la domination de la classe capitaliste. Autrement dit, le national-socialisme était la forme particulière du pouvoir capitaliste du moment, contre laquelle il fallait lutter. Non parce que c'était le fascisme, mais parce que c'était la forme historique extrême du système capitaliste. La protestation antinazie de Marinus était donc une protestation anti-système. On n'y voit pas de contradiction ou d'incohérence politique. Mais, inversement, il serait absurde de prétendre qu'il n'était pas antinazi. Il l'était d'autant plus qu'il était anticapitaliste. Tu dis que Marinus s'est attaqué à des symboles du système et non à des symboles nazis. Passons vite sur le fait, éminemment pratique, qu'il [n']était sûrement pas facile d'aller mettre le feu au quartier-général du parti national-

socialiste... Marinus voulait mettre en évidence que la montée du national-socialisme se faisait dans le cadre même de ces institutions du pouvoir capitaliste. Qu'elles étaient donc inutiles pour lutter contre le système. Inversement, on peut te répliquer que Marinus n'est pas venu à Berlin deux ans avant. Pourtant, il n'avait alors [pas] plus d'illusions sur ces institutions qu'il n'en avait en février 1933. Ce n'est qu'après la nomination d'Hitler à la chancellerie du Reich qu'il se décide de partir à Berlin. Ce qui veut dire qu'il considérait que le moment avait son importance.

La discussion de Marinus avec son ami Vink apporte peu à ce débat. Certes il se peut que nous avons un peu réduit sa pensée à la critique des tactiques électorales, qu'il ait voulu montrer que l'action directe, parfois l'affrontement violent, était partie indispensable de la lutte. Soit. Mais il semble que Barton, de son côté place toutes les formes d'action sur un même plan. Prétendre que pour Marinus l'activité syndicale est une des « formes d'action émancipatrice » c'est effacer toute une partie de son expérience, comme le prouvent les textes du *Journal des chômeurs*.

En fait, tout ce débat nous semble gêné par l'épais brouillard idéologique produit par les élucubrations des sectes dites d'« ultra-gauche » des années 70. Comme le faisaient remarquer beaucoup de communistes anti-bolcheviques allemands et hollandais, la question de l'antifascisme est une question qui peut

facilement devenir une question théorique abstraite. Pour ceux qui continuaient à vivre dans ces sociétés, la lutte contre le système capitaliste passait nécessairement par la lutte contre sa forme politique extrême qui était le fascisme. Bien sûr, seule la fin du capitalisme entraîne la fin des formes autoritaires de pouvoir, dont le fascisme. Mais est-ce que cela veut dire qu'il ne faut pas lutter contre ces formes spécifiques de pouvoir ? On pouvait, certes, prendre la commodité de se réfugier dans une position identifiant la lutte contre le fascisme comme une variante de la lutte démocratique. Ce n'était sûrement pas la position de Marinus.

On arrive là à l'essentiel. Mettons de côté l'antifascisme bolchevique, fondé sur le soutien à l'État russe et l'antifascisme démocratique fondé sur le soutien au capitalisme démocratique. Quelle lutte possible contre le fascisme si on est anticapitaliste ? K. Korsch fut probablement un de ceux qui [ont] le mieux posé la question, reprenant en cela des analyses et les pratiques d'autres. Lutter contre le fascisme [en] ayant recours à ses propres méthodes est voué à l'échec, disait-il. Paul Mattick rappelait, en parlant de Otto Rühle, qu'il « ne doutait pas que le totalitarisme était pire pour les ouvriers que la démocratie bourgeoise ». C'est pourquoi il luttait contre le fascisme allemand mais « il ne pouvait pas lutter au nom de la démocratie bourgeoise », car « la démocratie d'aujourd'hui sera le fascisme de demain » (« Otto Rühle et le mouvement

ouvrier allemand »). Position qui exclut d'emblée les deux formes d'antifascisme ci-dessus mentionnées. Comme il était déjà perceptible à l'époque et comme cela l'est à nouveau aujourd'hui alors que la crise du système s'approfondit à nouveau, c'est la démocratie qui se soumet à la tendance autoritaire (fasciste). Ainsi la lutte contre la démocratie réellement existante est aussi une lutte contre le fascisme et inversement. Pré-tendre que la lutte contre le fascisme renforce la démocratie c'est ne tenir compte que des formes autoritaires de l'antifascisme, c'est escamoter la nécessité [de la] lutte commune contre fascisme et démocratie.

Maintenant la question du complot. Là le désaccord entre nous est encore plus marqué.

Nous n'avons certainement [pas] fait ce travail – imparfait certes – pour remplacer la critique paranoïaque complotiste des nazis faite par les staliniens par une critique du complot stalinien repris ensuite par les démocrates. Pour nous, les deux se valent. C'est la même forme de pensée bourgeoise qui en est sous-jacente. Il est vrai que nous sommes irréductiblement opposés aux conceptions paranoïaques qui remplacent l'analyse critique des conditions matérielles d'existence et de survie des classes par un simple jeu de complots, conspirations et constructions policières. Peu importe si Guy Debord était ou non paranoïaque à la fin de sa vie. On ne peut pas en dire autant des textes de l'IS.

En revanche, c'est sûrement vrai pour beaucoup de ceux qui se réclament de lui. Il est vrai que nous n'avons pas défini ces termes, « complotiste » et « conspirateur ». Mais l'étude du cas de l'incendie du Reichstag – sans doute une des premières grandes machinations idéologiques menées par des États et forces étatiques – n'est-elle pas en soi une définition de comment on cherche à remplacer les causes politiques d'une situation par ce jeu de complots ?

Nous savons que les États ont des services secrets qui travaillent (tout aussi bien que les États et c'est peu dire...) et des moyens de violence, de manipulation et de mensonge. Sûrement plus sophistiqués aujourd'hui qu'à l'époque de [la] Rome antique. Peut-être aussi plus fragiles, dans la mesure où ils reposent sur une confiance aveugle dans les technologies et les forces du progrès... Mais, tenter de comprendre l'histoire des sociétés en partant de là nous paraît une concession au système, une simplicité que nous refusons par principe. La référence au terrorisme des « Brigades rouges » est un exemple parfait de cette simplification. Affirmer que « c'est un fait acquis qu'elles ont été manipulées, sinon créées, dans le cadre de l'opération "Gladio", par l'État mafioso démocrate-chrétien », est irrecevable. Sanguinetti n'a pas convaincu tout le monde, loin s'en faut. Peut-être n'a-t-il convaincu [que] ceux qui l'étaient déjà. Même à prendre cette thèse, il faut encore expliquer comment cela fut possible, dans tel moment his-

torique et dans tel cadre social, d'antagonisme de classe. L'histoire de l'Italie des années 60, des courants autonomes plus ou moins autoritaires, dépasse les plans du ministère de l'intérieur italien et de la CIA. C'est du pareil au même pour ce qui est des affaires de M. Ben Laden et consorts. S'attarder sur les anciens liens de ce sinistre personnage avec les redoutables services américains ou autres est banal. Même un libertaire démocrate comme Chomsky va plus loin. Là aussi la simplicité crève les yeux. Une façon d'escamoter des questions plus compliquées : celle de l'émergence d'une idéologie islamique combattante porteuse à la fois de la révolte de millions d'hommes et de femmes ainsi que des intérêts de secteurs particuliers de la bourgeoisie arabe.

Tu nous dis que, si Marinus avait vécu les années 1960-1970, il aurait adhéré aux thèses et pratiques des situationnistes. Nous sommes sensibles à ton sens de l'humour. Pour te donner le change nous avons sollicité les services d'un ami spirite. Voici sa réponse : Marinus aurait été un supporter du Ajax F. C.

Je me permets d'écrire cette lettre en utilisant le « nous » car Yves se déclare, pour l'essentiel, en accord avec les arguments qui y sont exprimés.

Reçois nos cordiales salutations et à bientôt,

Jorge

RETOUR DE FLAMMES
OU
RÉPONSE AUX ANATHÈMES
DE NICO & AUTRES « ANTISOCIAUX »

Quand j'étais adolescent, vers la fin des années 70, j'ai beaucoup entendu dans la bouche de staliniens et de quelques léninistes d'extrême gauche cet anathème : « provocateurs policiers ! » Par là, il visaient tous ceux qui – baptisés journalistiquement « éléments incontrôlés » – outrepassaient les mots d'ordre des organisateurs de défilés et manifestaient leur rage à travers une violence verbale, scripturale, iconoclaste, lapidaire. Parfois, ces débordements esquissaient les gestes de l'émeute, avec sa part de renversement carnavalesque des valeurs marchandes et de r appropriation collective. Souvent, ils se compliquaient de rancœurs intestines, de vandalisme indistinct ou même d'esprit de lynchage. Il y aurait beaucoup à dire sur le sexisme de ces milieux, sur le non-sens victimaire de la dialectique provocation-repression, sur les ornières de la fascination pour la voyoucratie, sinon sur la mythologie de la lutte armée qui pointait alors le bout de son nez. Mais, comme j'ai pu le vérifier par moi-même, jamais rien n'est venu étayer la bêtise mensongère de ce raccourci : « provocateur policier ! » Oui, il y avait des indics ou des infiltrés, mais tout était très très loin d'être pensé et organisé par grand méchant Big Brother. Les plus malins des délateurs de gauche, faute d'apporter les preuves d'une connivence réelle entre « extrêmes qui se touchent », supposaient que nous étions manipulés à notre insu, ou plus subtil encore, que nous étions instrumentalisés au coup par coup puisque nous faisons de notre plein gré le jeu de l'ennemi. Et voilà, les grands mots lâchés, nous étions les « alliés objectifs » de l'Ordre dominant, ses involontaires mercenaires.

Au-delà de cette expérience directe, j'ai bien vite saisi comment cette politique de l'amalgame – le pseudo-subversif allié objectif de son pire ennemi – avait, depuis la dénonciation du « gauchisme » par Lénine au début des années 20, servi à exclure *en théorie* les partisans de la redistribution des terres et des moyens de productions, bref tous ceux qui avaient pris les mots d'ordre bolcheviks, socialiste-révolutionnaires ou libertaires au pied de la lettre, et qui se voulaient encore fidèle à cette éthique collective : « De chacun selon ses moyens à chacun selon ses besoins. » En cours de route, cette dénonciation paradoxale des révolutionnaires stipendiés comme « alliés objectifs » des exploiters a mené quelques millions d'ouvriers à la mentalité dite « petite-bourgeoise » et autres idéalistes hétérodoxes à la mort concentrationnaire, en URSS et ailleurs. J'ai malheureusement vu cette machine de guerre théorique – la foutue rengaine des « alliés objectifs » – réapparaître ici ou là dans l'Histoire officielle du XX^e siècle (rappelez-vous les fameux hitléro-trotskyistes, entre autres...).

Il m'a semblé que, sous une forme à peine remaniée, sinon romançonnée selon des canons de l'espionite *made in* Guerre Froide, le Guy Debord des années 70 avait eu vite fait, à partir de l'authentique manipulation militaro-policière de l'attentat de la Piazza Fontana (« massacre d'État » datant de 1969), de généraliser, d'amalgamer, de schématiser et finalement de réduire la réalité brutale de l'antagonisme social en Italie à un jeu de dupe où le terrorisme n'aurait servi que de leurre à une omnipotence étatico-mafieuse. La vieille taupe de Marx serait devenue, services secrets obligent, un simple taupe infiltrée. C'était faire peu de cas d'une violence diffuse, détournée de son cours parfois, mais affrontant réellement les rouages et les tabous de la société transalpine d'alors. C'était abolir tout débat de fond entre les positions ouvriéristes staliniennes de Brigades Rouges et les positions dissidentes des autres mouvements (opéraïstes, indiens métropolitains, etc.) ayant recours à une certaine violence (du squat ou de l'auto-réduction de masse à l'affrontement de rue). Passons.

C'est dans la vulgate post-néo-crypto-situ que j'ai vu peu à peu se rigidifier la simplification complotiste (après la Chute du Mur de Berlin, entre autres). Désormais, tout devenait clair, à leurs yeux débordés : la fausse dialectique du Terrorisme et du Pouvoir en place, ce grand leurre orwellien, vouait le monde ré-intégré d'Est en Ouest à une Fin de l'Histoire, sinon à l'éternel retour de l'indépassable aliénation spectaculaire. Tout était perdu, sauf l'honneur des *happy few*, pas dupes pour un sou, qui, eux, du haut de leur vigie théorique, soupçonnaient partout soit des complots dûment orchestrés, soit des instrumentalisation génialement mises en œuvres. Car, c'est l'évidence, à ce stade de conspirationite aiguë, on postule *a priori* le génie absolutiste de l'Ennemi majuscule, qu'on n'appellera pas Grand Kapital pour ne pas faire ringard, mais c'est tout comme. Point de vue atterrant, mais il est clair que depuis le 11 septembre 2001, le complotisme a atteint un degré supérieur de confusionnisme, drainant désormais toute une frange alter-mondialiste dans le sillage des néo-post-situs dogmatiquement suspicieux. Et le voilà, ce « complotisme », en train de devenir *la maladie sénile de la pensée critique radicale*.

Sur le fond, pour répondre à ce nouvel obscurantisme, en trois mots. Oui, il y a des taupes, des loges, des leurres, des billards à trois bandes ou plus, des polices politiques, des services secrets, des pyrotechnies mafieuses, des virus dormants, et même des James Bond zéro-zéro-huit ou neuf... Mais il y a un mais, et de taille. En tant qu'humble lecteur de Diderot, Fourier, Marx, Canetti ou Deleuze, bref en tant qu'inguérissable matérialiste, j'ose croire que les machineries sociales & mentales ne se peuvent réduire à des machinations ; j'ose croire que la puissance objective des vrais complots est limitée, et qu'elle n'a pas pris toute la place des révoltes contagieuses, insoumissions partielles & résistances passives liés aux conditions d'existence du précaire généralisé d'aujourd'hui.

Alors, non, trois fois non, la régression militaro-religieuse qui

secoue le palmier islamique ne s'explique pas en son entier par la main invisible de la CIA, ni bien sûr par la fable paranoïaque de quelques pilotes kamikaze appointés par une éminence grise de la politique du pire étazunienne. Cette régression est complexe, liée à des antagonismes au sein de la bourgeoisie saoudienne, elle prospère sur un terrain social dévasté, elle succède à l'échec du panarabisme, elle résulte d'une foulditude de paramètres, dont la coalition d'intérêts entre frères-ennemis évangilo-bushiste et islamo-djihadiste n'est qu'un symptôme de circonstance loin d'épuiser l'analyse du phénomène. Pire, le recours permanent à une grille de lecture complotiste empêche d'en avoir une compréhension profonde. Le vieux monde a beau être vieux, il faut rester sensible à sa part d'improvisation, de mutation, de renouvellement si l'on veut que sa critique ne se fossilise pas.

Mais, en deçà du délire complotiste dernier cri – Ben Laden pur et simple mercenaire de l'Impérialisme étazunien... –, demeure le modèle théorique de cette extra-lucidité pseudo-subversive, c'est la sempiternelle thèse de la *nécessité historique*. Il *fallait* que les tours jumelles tombent pour que la convergence *originelle* entre les exploiters d'Orient et d'Occident *apparaissent pour ce qu'ils sont* : des jumeaux. L'Empire du Même, donc. Et d'ailleurs, c'est arrivé parce que cela devait *nécessairement* arriver. La preuve, que c'était nécessaire, c'est que c'est arrivé. Ce genre de sophisme ne manque pas d'air, il se donne même des airs matérialistes scientifiques, mais justement il en reprend la faille majeure, ce reste de téléologie hégélienne qui hante la faible part proprement messianique de l'œuvre de Marx. Passée à la moulinette débordienne, d'humeur plutôt apocalyptique par ces temps qui déchantent, cette téléologie se fonde sur ce postulat spécieux : les causes premières (ou prétendues telles) produisant les mêmes effets secondaires, elles font *nécessairement* cause commune. Pitié, assez de raccourcis métaphysiques ! Assez d'arrière-pensées, un peu de pensée tout court.

En préparant, avec Charles Reeve, *Les carnets de route de l'incendiaire du Reichstag*, il me semblait que à travers Van der Lubbe, authentique combattant anti-fasciste & anti-capitaliste, lui-même victime des propagandes complotistes nazie et stalinienne, bien des œillères allaient tomber. J'imaginai que l'enjeu essentiel de ce livre serait d'emblée accepté dans certains milieux : non Marinus n'était pas un provocateur policier, mais depuis plus d'un demi-siècle c'est justement cette légende qui a empêché de sonder les vrais motifs de la résistible montée du nazisme en Allemagne et, parmi ces causes inavouables, on compte le défaitisme des dirigeants social-démocrates et la politique du pire des hautes instances du KPD. Là et seulement là, peut s'ouvrir un débat politique contradictoire, et non dans des querelles liées à la mémoire, déjà tant idolâtrée qu'hélas faussée, de Guy Debord.

À ce sujet, il est proprement renversant de constater la mauvaise foi pseudo-situ de nos insulteurs « anti-sociaux ». En effet, petite précision historique, le noyau dur situationniste des années 60, pourtant prompt à se réclamer des Conseils ouvriers, ignorait encore tout de la vraie nature des convictions de Van der Lubbe. À tel point qu'en décembre 1969, peu après l'attentat de la Piazza Fontana (en effet commandité par un fraction clandestine de l'Etat italien, mercenarisant pour l'occasion des militants néo-nazis), des situs milanais pouvaient dénoncer cette authentique manipulation sanglante (visant à briser l'élan des luttes sociales en Italie) sous ce titre analogique : « Le Reichstag brûle ! » Critiquant le « spectacle du terrorisme » comme le rouage le plus efficace de l'appareil d'Etat moderne, ces situ-là se trompaient donc de référent historique, salissant du coup la mémoire de Marinus (par ignorance, sans doute), pour mieux imposer leur précepte trompeur : tous les actes terroristes ont depuis la nuit des temps été de même nature. Dans ce tract, sont d'ailleurs évoqués les faits d'armes d'anarchistes italiens en 1921, non pour les accuser d'avoir été téléguidés par les mussoliniens d'alors, mais pour avoir

préparé, sinon fait le lit du fascisme. C'est bel et bien l'accusation que continuent de porter certains historiens post-staliniens contre Marinus. Il aurait fait le jeu de... ! Il aurait sa part de responsabilité dans la fulgurante arrivée au pouvoir d'Hitler... ! Il aurait sonné le glas de la répression anti-ouvrière... ! Eh bien, tout bonnement, c'est faux. Hitler était déjà au pouvoir. La répression avait amplement commencé bien avant ce prétexte. Et son instrumentalisation *a posteriori* ne dédouane en rien le déni de résistance des gauches allemandes. L'acte symbolique de Marinus, aussi isolé soit-il, signifiait quelque chose. Les insurgés autrichiens de 1934 l'avaient bien compris, trop tard.

Reste que, à flâner sur internet, on se surprend à voir certaines balivernes prospérer. Ainsi, peu après le massacre des Twin Towers (où périrent quelques centaines de sans-papiers et autres agents de maintenance, outre les milliers d'autres victimes mieux payés), dès le 25 septembre 2001, quelques pseudo-situs de la *Contemporary Prehistory Institute* recyclait la chose sous ce titre : « *The Reichstag is burning again !* », associant explicitement l'incendie du Reichstag, l'attentat de la Piazza Fontana et le dézingage des gratte-ciels new-yorkais pour mieux les unifier sous un même paradigme complotiste, simplifié à l'extrême selon cet adage : « Le terrorisme est toujours le fait de l'Etat. » J'aimerais ne voir là qu'une scorie du cyber-bavardage rituel parmi les sites dogmatiquement débordiens, mais j'ai bien peur que ce spectre du complotisme hante beaucoup d'autres consciences critiques désespérées. Comme s'il ne restait de nos désirs de réinventer le monde qu'un contre-moule prédicateur et désillusionné, celui des Cassandre et des oiseaux de malheur. »

Nico & autres anti-sociaux, n'ayant pas le goût de l'invective, je vous salue tout court.



Éditions Antisociales

Le 3 mars 2005

Épicier,

Nous avons lu ta prose préfabriquée, entièrement tissée d'amalgames et de calomnies. Te rends-tu seulement compte que tu écris comme un ordinateur instruit dans une fac de lettres ? Pour ne prendre qu'un exemple, même pas le plus immonde, tu es bien d'accord avec Le Pen, Sarkozy et TF1 pour considérer l'islamisme et le terrorisme comme une seule et même réalité... Gros beauf ! Ça dit tout de ta mentalité.

Tu crois pouvoir en plus venir nous faire ta leçon de soi-disant vieux rebelle militant ! Arrête ton film, pour nous tu n'as jamais été rien d'autre qu'un banal éditeur mondain qui plaît aux petites pouffes, drague les bobos pro-situ et s'éclate à lécher le cul des jurys littéraires. Tu ne peux même pas t'empêcher de te la ramener avec tes prétentieuses lectures, qui n'impressionnent que toi, illettré ! Prof ! Qu'est-ce que ça peut bien nous foutre que « le noyau dur situationniste » n'ait pas tout su, en 1969, de l'incendie du Reichstag ?

Et toi, minable, qu'as-tu cru et que crois-tu comme mensonges et comme conneries ? Ton bla-bla stéréotypé sur le 11 septembre, il n'y a que dans ton petit milieu de branleurs intellectuels qu'on est assez taré pour y croire. Le « précaire » dont toi, le bourge, tu oses te réclamer sans l'avoir évidemment jamais fréquenté ni de près ni de loin, traite ouvertement de bouffons tous ceux qui ont pu gober la version officielle sur les attentats du 11 septembre, dans les usines, sur les chantiers, dans toutes les cités et jusque dans les cours de récré. C'est bien ça qui te fait tellement flipper : tu ne peux rien changer à notre « humeur plutôt apocalyptique ». Maton de la pensée !

Pour les Éditions Antisociales,

Quentin Chamber
